

Allocution

du prof. Denis Miéville, recteur

La naissance d'une université nouvelle

Il nous faudrait « *un dieu doux et fidèle,
aux pensées justes, aimables,
et qui ne mente jamais* »
Hérodote

La société change, l'Europe poursuit sa construction, les discours philosophiques et théologiques fondant la sagesse des nations et celle des âmes se font de plus en plus discrets. Le développement du savoir explose littéralement et sa diffusion immédiate en rend la maîtrise universelle problématique. Ainsi, dans cette mouvance, la réflexion critique, sage et fondée qui est l'outil de la pensée académique et le moteur de la science en devenir, est rendue particulièrement difficile à orienter. L'Université change donc. Et de plus, elle change sur fond de difficultés financières et de crises internes. Nous assistons à l'émergence d'une université nouvelle.

Certes, il y a toujours eu des changements ! Mais il est un fait nouveau que l'on ne peut guère nier : en aucun autre temps, l'explosion de la connaissance et sa très rapide exposition n'ont atteint l'ampleur que nous leur connaissons aujourd'hui. Ce phénomène relativement récent et sans pareil n'est pas sans contribuer à alimenter ce processus naissant dit de globalisation. Parfois, les conséquences de ce mouvement sont pour le moins préoccupantes. Elles ont parfois des effets dévastateurs. A cet égard, les conséquences économiques qui y sont associées ne sauraient par trop nous réjouir ! En effet l'ampleur des tourmentes financières que nous connaissons, citons notamment Worldcom et Enron, ne sauraient laisser aucun doute sur le fait que le modèle impérialiste et hégémonique de la globalisation en explique son échec.

Mais ce concept de globalisation n'est pas à appréhender uniquement dans la seule acception économique du terme. L'université en tant qu'institution vivante est intimement concernée par ce processus qui la contraint, inexorablement, à redéfinir le sens de ses missions et le champ de son action sociale. Les enjeux ne sont pas négligeables, ils sont même déterminants pour la génération à venir. J'en évoquerai cinq !

La question sociologique se pose d'emblée : dans ce contexte, quelle université voulons-nous et pour qui ? L'Université doit-elle s'inscrire dans l'économie du savoir et d'un marché de la connaissance ? Au contraire, l'Université doit-elle répondre à une politique mondiale du développement du savoir dans l'exercice de la pensée libre, d'un savoir accessible à toute l'humanité ?

Au niveau social, peut-on accepter une nouvelle discrimination entre les institutions universitaires qui ont la possibilité de s'inscrire dans le réseau de la connaissance globale et les autres ?

Par ailleurs, il faut observer et craindre des ruptures épistémologiques, dans la mesure où l'explosion des savoirs et la diversité des lieux de leur émergence sacrifient le temps d'une réflexion fondamentale sur leur conformité avec la raison, sur sa résonance avec l'éthique et sur ces relations au paradigme méthodologique qui devrait lui assurer un sens.

Va-t-on observer une destruction de la vie universitaire et de son esprit académique en raison même d'un éclatement de son espace géographique et donc de sa réalité critique, humaniste et organique, et cela en raison de la concurrence érigée en valeur ultime?

La réponse du monde politique aux problèmes que posent la globalisation est capitale: face au financement des universités, le rôle de l'État et celui des milieux privés sont à définir précisément. Le problème du financement de la recherche pose la question fondamentale de la liberté de cette même recherche. La menace d'un conditionnement de la recherche dans le seul but d'un profit et d'un usage exclusivement immédiat est bien présente et à redouter. Il faut de plus étudier le paradoxe fondé sur la relation entre l'universalité du savoir et l'existence de réseaux d'universités marquées par l'empreinte et l'organisation politique de leur autorité de tutelle. Quel savoir *hic et nunc*, et quelle signification porte-il dans une telle rhapsodie mondiale ?

Les questions sont vastes, les choix nombreux, chacun comportant des implications profondes qu'il est de notre responsabilité d'étudier. Veut-on une université à plusieurs vitesses ? Veut-on un monde universitaire captif des normes économiques en vigueur ? Veut-on une université à même de proposer des réponses à une société peut-être déliquescence ? Veut-on une université dont le rôle est uniquement fonctionnel ?

Oui, Mesdames et Messieurs, la crise est bien là ! Elle s'exprime sur la toile de fond d'une société aux assises incertaines et en mutation, à l'intolérance marquée ; une société qui, aujourd'hui, est pour le moins traumatisée. Mais les états de crise, à l'instar des états de grâce, doivent être saisis pour construire en conscience, construire, en fait reconstruire, une bâtisse aux assises solides. Et je l'avoue, j'aime beaucoup la manière idéographique d'écrire le concept de crise en chinois ; c'est la conjonction de deux idéogrammes, l'un signifiant danger, l'autre, opportunité.

Quel sera notre avenir eu égard à cette crise, à ces crises qui se profilent ? Il sera celui que nous construirons ensemble et avec nos enfants ! Il est ainsi du devoir de l'Université de cerner les causes d'une société en crise, en crise éthique, en crise économique, en crise d'ultra mondialisation. Il est également de sa responsabilité d'appréhender le danger de sa propre situation et de ciselier les modalités de ses propres changements.

Nous devons saisir la possibilité qui nous est offerte de conduire le changement, nous avons été formés pour cela. Et je veux croire que nous serons à même de relever ce grand défi parce que nous revendiquons être de ceux qui, comme l'écrivait Michel Foucault, sont capables « d'entreprendre de penser autre chose que ce que nous pensons ». Bien entendu, il y aura toujours quelques résistances au changement ; il y aura toujours des nostalgiques d'un passé qui se protègent dans la pensée du présent pour ne pas construire l'avenir. Mais le changement est là ! Ceux là même qui craignent ce changement devront donc souffrir et leur crainte et le changement. Peut-être suis-je par trop pessimiste ? Certains le pensent ! Si je le suis, c'est au nom de l'espoir que je porte en pensant aux temps à venir. Je partage ainsi cet aphorisme du philosophe italien Antonio Gramsci : « le pessimisme de la raison, c'est l'optimisme de la volonté ».

Mesdames et messieurs, toute situation de crise est difficile, mais toute renaissance est aussi l'expression de l'avènement d'un regard nouveau sur la société, sur l'avenir, donc sur la vie.



Geopoliticus Child Watching the Birth of the New Man, 1943

Quel sera cet avenir ? « Il est difficile de prédire », affirmait Niels Bohr, « en particulier le futur » ajoutait-il ! Ce que je sais, c'est qu'il y a des projets à inventer ; ce que je sais, c'est que cet espace va s'écrire au fil des actions, au nom d'une signification et de contenus dans lesquels nous devons nous engager ; ce que je sais c'est l'urgence des temps qui nous condamne à agir, et à agir vite.

Il est temps de se coordonner de manière intelligente ; il est temps de briser l'espace de nos habitudes et de notre isolement ; il est temps de construire en réseaux ; il est temps de penser l'internationalisation dans la diversité, la dignité et l'équité ; il est donc temps de construire une solidarité culturelle qui se doit d'être une réponse de la société de la pensée à l'émergence de la globalisation.

Ce que je sais c'est que par rapport à cet horizon, une gouvernance nouvelle des universités contribuera à permettre de concilier les exigences des forces et des talents internes d'une Haute École avec les impératifs de l'avenir universitaire ; un avenir qui doit s'ouvrir effectivement et nécessairement à la société des hommes et à la vie de la connaissance au sens d'un universalisme renouvelé et effectivement repensé.

Il n'y a pas d'avenir à concevoir sans prise de risques, je le sais et je sais que vous le savez. Mais les risques, ainsi que les controverses qui les accompagnent, sont les compléments de ce défi à relever au nom de cet avenir que nous devons contribuer à offrir aux enfants d'une société nouvelle, une société aux grands desseins retrouvés qui ont pour nom dignité et liberté, en fait pour contribuer à façonner une véritable société du monde.

Je garde toujours en moi, intacte, une farouche passion pour le monde universitaire et un profond respect pour ses missions. En vous invitant à construire ensemble cette université des défis, je vous invite surtout à construire un monde un peu moins déraisonnable. Et puis, dans le fond, il faut peut-être l'accepter, il n'y a pas de mal à faire du bien !

*Tout acte créatif implique
une innocence nouvelle de la perception,
une perception libérée de la cataracte des idées reçues*
Arthur Koestler